

SURPRIS PAR LA SOUFFRANCE

Le rôle de la douleur et de la mort
dans la vie du chrétien

R. C. SPROUL



Chapitre 1

SOUFFRANCE, DÉTRESSE ET DÉSESPOIR

Nous, les chrétiens, croyons en Christ et aspirons tous à avoir une foi forte qui nous permet de persévérer. En réalité, la foi n'est cependant pas constante. Elle vacille entre des moments d'une exultation suprême et des périodes éprouvantes qui nous acculent au désespoir. Le doute nous fait prendre conscience du danger et menace notre paix. Rares sont les saints qui jouissent en permanence de la tranquillité d'esprit.

La souffrance constitue l'un des défis les plus importants que tous les croyants sont appelés à relever par la foi. Lorsque la douleur, le deuil, la persécution et d'autres formes de souffrance nous accablent, ils nous prennent de court, nous désorientent et nous amènent à nous poser tout un tas de questions. La souffrance peut user notre foi à la corde.

Paul a décrit de manière émouvante ses propres combats en période de détresse: « Nous sommes pressés de toute manière, mais non réduits à l'extrémité ; dans la détresse, mais non dans le désespoir ; persécutés, mais non abandonnés ; abattus, mais non perdus ; portant toujours avec nous dans notre corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans notre corps » (2 Co 4.8-10).

L'apôtre s'est dit « [*pressé*] de toute manière, mais non [*réduit*] à l'extrémité ». Il n'a pas cherché à dissimuler sa douleur derrière une fausse piété. Le chrétien n'est pas un stoïque. Pas plus qu'il ne fuit en s'enfermant dans un monde imaginaire et en niant la réalité de la souffrance. Paul a reconnu de son plein gré les pressions qu'il subissait.

Nous savons tous ce que c'est que de subir des pressions. Nous nous disons *sous pression* pour décrire les moments intenses de notre vie. Nos ennuis au travail, dans notre mariage et dans nos relations risquent de s'accumuler et de nous démoraliser. Si nous ajoutons à ces pressions quotidiennes la mort tragique d'un être cher ou l'épreuve d'une longue maladie, nous ressentons d'autant plus la douleur qu'elles nous infligent.

Le fait d'être sous pression revient à nous sentir comme si nous étions des véhicules en fin de vie dans un compacteur de ferraille ; c'est comme si un immense poids menaçait de nous écraser.

Quand nous avons le cœur brisé, il se peut que nous soyons enclins à nous dire « réduits à l'extrémité ». Il s'agit toutefois d'une hyperbole. Il est possible que nous nous sentions ainsi ; peut-être même au bord de l'anéantissement. Il reste que l'apôtre déclare courageusement que nous *ne sommes pas réduits à l'extrémité*.

Il existe une expression anglaise qui dit : « Le dernier brin de paille qui casse le dos du chameau¹. » J'ai entendu un jour cette expression être employée durant une rencontre de Weight Watchers². Lors de la séance d'orientation, on nous a remis à tous plusieurs articles, y compris un guide alimentaire, un tableau sur lequel consigner ce que nous consommions chaque jour, un livret d'exercice et une paille. Vers la fin de la séance, et après nous avoir expliqué les directives du programme, l'instructrice nous a demandé : « Qu'est-ce qui vous a poussé à vous joindre à Weight Watchers ? » Plusieurs membres du groupe ont avancé des réponses. Chacun avait une raison différente : certains s'étaient vus

1. N. D. T. : En français, nous dirions « la goutte d'eau qui fait déborder le vase ».

2. N. D. T. : Weight Watchers est une société américaine qui propose un programme alimentaire destiné à favoriser la perte de poids. Le principe d'origine est celui de réunions au cours desquelles les adhérents, accompagnés par une animatrice, s'apportent soutien et entraide afin de parvenir à leur objectif de poids.

sur des photos récentes et s'étaient fortement déplu ; d'autres avaient dû s'acheter des vêtements une taille plus grande ; d'autres encore s'étaient fait conseiller par leur médecin de perdre du poids. Au terme de cette discussion, l'institutrice a brandi une paille en affirmant : « Ceci représente votre dernier brin de paille, c'est-à-dire la raison pour laquelle vous avez décidé de vous inscrire au programme. Rapportez cette paille à la maison et placez-la bien en vue. Scotchez-la au frigo. Lorsque votre désir de perdre du poids s'émuoussera, regardez-la. Laissez-la vous rappeler pourquoi vous êtes parmi nous. »

Je doute que l'on ait déjà cassé le dos d'un chameau au moyen d'une paille. Cette métaphore tire son origine du Moyen-Orient, où l'on emploie encore le chameau comme bête de somme pour transporter la paille fraîchement récoltée. La quantité de paille qu'il peut transporter est toutefois limitée. Le dos de tout chameau a son point de rupture. La différence entre le fardeau tolérable et le fardeau écrasant peut se résumer à un seul brin de paille.

J'ignore combien de paille un chameau peut porter ainsi que le poids du fardeau que je peux moi-même porter. Nous avons tous tendance, cependant, à présumer que nous pouvons porter une charge beaucoup moins lourde que nous en sommes capables en réalité.

« MON FARDEAU EST LÉGER »

Il m'est arrivé par moments de faire des prières insensées. Quand j'étais en détresse, j'ai déjà crié à Dieu : « Pas plus que ça, Seigneur. Je ne pourrais pas supporter d'autres revers. Une goutte de plus, et c'en serait fait de moi. » On dirait que, chaque fois que je prie en ce sens, Dieu ajoute à mon fardeau. C'est comme s'il répondait à ma prière en me disant : « Ne viens pas *me* dire combien tu peux en supporter. »

Dieu connaît nos limites bien mieux que nous. Dans un sens, nous ressemblons énormément aux chameaux. Lorsque le fardeau du chameau est lourd, il ne demande pas à son maître de l'alourdir encore plus. Ses genoux tremblent un peu et il gémit sous sa charge, mais il peut en prendre encore plus avant que son dos ne casse. Dieu ne nous promet

pas de ne jamais nous donner plus lourd à porter que nous le *voudrions*. Il nous promet plutôt de ne jamais nous donner de fardeau plus lourd que ce que nous *pouvons* porter.

Notons que Paul n'a pas dit: «Nous sommes *légèrement* pressés de toute manière.» Il a dit tout le contraire. À première vue, ses paroles semblent entrer en contradiction directe avec les promesses de Christ, qui a déclaré: «Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous et recevez mes instructions, car je suis doux et humble de cœur; et vous trouverez le repos pour vos âmes. Car mon joug est doux, et mon fardeau léger» (Mt 11.28-30).

Le fardeau que Christ nous confie ne me semble pas toujours léger. On dirait presque que, par ces paroles, Jésus nous aborde sous de mauvais prétextes. Il dit néanmoins vrai. Il procure *effectivement* le repos à ceux dont le fardeau est lourd. Les mots *doux* et *léger* sont des termes relatifs. *Doux* correspond à un degré de difficulté. *Léger* correspond à un degré de lourdeur. Ce qui est difficile à porter sans Christ devient beaucoup plus facile à porter avec lui. Le fardeau lourd à porter seul devient beaucoup plus léger à porter avec l'aide de Christ.

C'est précisément la présence et l'aide de Christ en période douloureuse qui nous permettent de supporter la pression. Grâce à Christ, Paul a pu déclarer triomphalement que, même s'il était pressé de toute manière, il n'était pas réduit à l'extrémité. Il se peut que nous nous sentions comme des véhicules dans un compacteur de ferraille, mais Christ nous garde, de sorte que la pression ne nous anéantit pas.

Souffrir sans Christ revient donc à risquer d'être réduit à l'extrémité. Je me suis souvent demandé comment les gens faisaient pour surmonter leurs épreuves sans puiser leur force en lui. Sa présence et sa consolation sont si cruciales que je ne m'en étonne pas quand les non-croyants accusent les chrétiens de se servir de la religion comme d'une béquille. Rappelons-nous la critique de Karl Marx selon laquelle «la religion est l'opium du peuple», l'opium étant un narcotique utilisé pour atténuer la douleur. D'autres ont reproché à la religion d'être un bromure que les faibles utilisent en période troublée.

Il y a plusieurs années, je me suis fait opérer au genou. Durant ma convalescence, je me suis servi de béquilles. Je les ai employées par nécessité. De même, je m'étais retrouvé à l'hôpital des années auparavant pour subir une autre opération. Après ma chirurgie, on m'avait donné des analgésiques toutes les quatre heures. Je me rappelle avoir consulté l'horloge maintes fois durant la quatrième heure, impatient d'appuyer sur le bouton d'appel pour que l'infirmière vienne m'administrer une autre dose. J'étais reconnaissant pour ces analgésiques, comme je l'ai été pour mes béquilles des années plus tard.

Or, je suis bien plus reconnaissant encore pour Christ. Il n'y a rien de honteux à l'appeler à l'aide en période tumultueuse. Christ est ravi de prendre soin de nous lorsque les temps sont durs. Il n'y a rien non plus de scandaleux dans la compassion que Dieu témoigne aux affligés. Dieu est comme un Père qui a pitié de ses enfants et qui les console lorsqu'ils souffrent. Il n'y a rien de vertueux dans le fait de souffrir sans accepter la consolation divine. Ce n'est pas un vice que de prendre appui sur sa consolation, contrairement à ce que prétend Marx.

SURPRIS PAR LA SOUFFRANCE

Paul a précisé que « nous sommes [...] dans la détresse, mais non dans le désespoir ». La détresse accompagne souvent la souffrance. Lorsque la maladie ou la douleur nous accable, elle induit souvent à la perplexité et à la confusion. Notre première question est celle-ci : « Pourquoi ? » Nous nous demandons : *Comment Dieu a-t-il pu permettre que ça m'arrive ?*

Je me rappelle l'histoire d'un père fou de douleur d'avoir perdu son fils. Il est allé voir son pasteur pour lui demander, très en colère : « Où était Dieu quand mon fils est mort ? » De manière posée, le pasteur lui a répondu : « Au même endroit où il se trouvait quand *son* Fils est mort. »

Un certain élément de surprise est relié à la souffrance. Nous avons tôt fait d'apprendre que la souffrance fait partie de la vie, mais notre processus d'apprentissage en ce sens se déroule en général progressivement. Je trouve amusante la façon dont mon petit-fils de trois ans compose avec la douleur. Lorsque quelque chose lui fait mal, il déclare : « Papi, j'ai

un bobo.» Si son «bobo» n'est pas grave, un simple bisou le fera disparaître. Dans le cas contraire, il demande un «parada» (pour sparadrap).

La plupart des maladies et des ecchymoses infantiles sont mineures. Lorsqu'un enfant contracte un virus intestinal, il ne craint généralement pas le cancer. Il apprend vite que l'inconfort d'une maladie infantile disparaîtra en peu de temps. En tant qu'adultes, cependant, nous passons à un autre degré de maladie et de douleur. Bien que nous traversions des étapes préparatoires, lorsque frappe une maladie plus grave, nous n'y sommes jamais fin prêts.

Je me rappelle la première visite de ma fille à l'hôpital. Elle avait six ans à l'époque et on devait lui enlever les amygdales. Comme parents, nous sommes passés par toutes les étapes visant à l'y préparer et à la protéger contre ce qui l'attendait. Nous lui avons lu des livres pour enfants portant sur un séjour à l'hôpital. Nous lui avons assuré qu'après son opération, on la récompenserait par une glace à son parfum préféré.

Son arrivée à l'hôpital a été des plus palpitantes. Le service de pédiatrie était décoré de couleurs vives. Les infirmières ont diverti notre fille et sa compagne de chambre avec des jouets. Son moral était excellent et ses appréhensions étaient minimes.

Après que l'on a conduit les filles au bloc opératoire, nous avons attendu qu'elles reviennent de la salle de réanimation. Je n'oublierai jamais le regard que ma fille a posé sur moi à son réveil. Elle faisait pitié à voir. Elle avait du sang coagulé à la commissure des lèvres. Elle était livide. Le plus troublant, c'était la peur, le choc et le sentiment de trahison qui se lisaient sur son visage. Elle connaissait désormais un nouveau seuil de douleur. C'est comme si elle me disait par son regard : « Comment as-tu pu ? Tu savais que ce serait comme ça et tu m'as menti. » À ce moment-là, la glace promise en récompense était le dernier de ses soucis. Sa douleur l'avait surprise, car ce n'était pas ce à quoi elle s'était attendue.

Je suis certain que ma fille s'est posé les mêmes questions à mon sujet que nous nous posons au sujet de notre Père céleste lorsqu'une douleur soudaine s'abat sur nous. À l'instar de ma fille, nous nous étonnons souvent que Dieu permette que nous subissions une telle affliction. Or,

cette surprise ne découle pas tant de ce que Dieu nous amène à croire que de ce que nous entendons de la bouche d'enseignants mal avisés. La personne zélée qui nous promet une vie sans souffrance a puisé son message ailleurs que dans la Bible.

En fait, la Parole nous exhorte à *ne pas* croire qu'il est curieux ou inhabituel que nous devions souffrir. Pierre a écrit : « Mes bien-aimés, ne trouvez pas étrange d'être dans la fournaise de l'épreuve, comme s'il vous arrivait quelque chose d'extraordinaire. Réjouissez-vous, au contraire, de la part que vous avez aux souffrances de Christ, afin que vous soyez aussi dans la joie et dans l'allégresse lorsque sa gloire apparaîtra » (1 Pi 4.12,13). Ces propos font écho à l'affirmation de Paul selon laquelle nous devons achever « ce qui manque aux souffrances de Christ » (Col1.24), une curieuse affirmation que nous examinerons de plus près dans le prochain chapitre.

Pierre y ajoute ceci : « Que personne d'entre vous, en effet, ne souffre comme meurtrier, ou voleur, ou malfaiteur, ou pour s'être ingéré dans les affaires d'autrui. Mais si quelqu'un souffre comme chrétien, qu'il n'en ait point honte, et que plutôt il glorifie Dieu à cause de ce nom » (1 Pi 4.15,16). Lorsque le criminel souffre à cause de son crime, il se peut qu'il soit affligé, mais il ne se pose pas de questions. Il n'y a rien d'étonnant à ce que l'on châtie un criminel. Ce genre de souffrance s'accompagne de honte.

Le fait de souffrir en tant que chrétien n'entraîne aucune honte. Pierre conclut : « Ainsi, que ceux qui souffrent selon la volonté de Dieu remettent leur âme au fidèle Créateur, en faisant ce qui est bien » (1 Pi 4.19). Ici, Pierre élimine tout doute quant à la volonté de Dieu concernant la souffrance. Il parle de ceux qui souffrent « selon la volonté de Dieu ». Cette expression signifie que la souffrance en soi s'inscrit dans la volonté souveraine de Dieu.

Plus tôt dans son épître, Pierre a parlé du fruit de notre souffrance :

C'est là ce qui fait votre joie, quoique maintenant, puisqu'il le faut, vous soyez attristés pour un peu de temps par diverses épreuves, afin que l'épreuve de votre foi, plus précieuse que l'or périssable (qui cependant est éprouvé par le feu), ait pour résultat la louange, la gloire et l'honneur, lorsque Jésus-Christ apparaîtra. Vous l'aimez sans l'avoir vu, vous croyez en lui sans

le voir encore, vous réjouissant d'une joie merveilleuse et glorieuse, parce que vous obtiendrez le salut de vos âmes pour prix de votre foi (1 Pi 1.6-9).

Ce passage démontre qu'il est possible d'être dans la détresse, mais non dans le désespoir. La souffrance a sa raison d'être : nous aider à cheminer vers la récompense de notre foi, c'est-à-dire le salut de notre âme. La souffrance est un creuset. Comme l'or est raffiné par le feu, qui en élimine les scories, de même la foi est éprouvée par le feu. L'or périt. Notre âme ne périt jamais. Nous éprouvons douleur et chagrin pendant un certain temps. C'est lorsque nous sommes dans le feu que la détresse nous assaille. Il existe toutefois un autre côté au feu. À mesure que les scories sont réduites en cendre, la foi sincère est purifiée au profit du salut de notre âme.

LE DÉSESPOIR ET LE DÉSIR DE MOURIR

Lorsque nous jugeons notre souffrance inutile – sans raison –, nous sommes tentés de céder au désespoir. La femme qui est en travail est capable de supporter sa douleur parce qu'elle engendrera la vie. Ceux qui sont atteints d'une maladie en phase terminale ne sont pas animés du même espoir que la femme qui donne naissance à un enfant. Si la mort est une fin en soi, la souffrance dont elle s'accompagne *devrait* nous faire sombrer dans un désespoir absolu et infini.

Il reste que le message de Christ indique que la mort n'est point à la mort, mais à la vie. Ainsi, l'analogie de l'accouchement s'applique. Elle s'emploie en fait pour décrire la souffrance de Christ et de toute la création. À ce sujet, Ésaïe a écrit : « À cause du travail de son âme, il rassasiera ses regards » (És 53.11). De même, Paul nous a dit : « Or, nous savons que, jusqu'à ce jour, la création tout entière soupire et souffre les douleurs de l'enfantement. Et ce n'est pas elle seulement ; mais nous aussi, qui avons les prémices de l'Esprit, nous soupirons en nous-mêmes, en attendant l'adoption, la rédemption de notre corps » (Ro 8.22,23).

Il se peut que nous soyons dans la détresse, mais nous ne devrions pas désespérer. Si nous n'étions pas convaincus de la rédemption qui nous attend, la douleur en soi suffirait à nous mener au désespoir.

Même cette rédemption ne suffit néanmoins pas toujours à nous éviter de côtoyer le désespoir. La Bible révèle maintes fois les luttes que les plus grands saints ont menées contre le désespoir. Plus d'un personnage biblique a maudit le jour de sa naissance et a supplié Dieu de lui accorder le privilège de mourir.

Moïse a fait face à la sombre nuit de son âme en criant à Dieu : « Plutôt que de me traiter ainsi, tue-moi, je te prie, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, et que je ne voie pas mon malheur » (No 11.15). Job a ainsi maudit le jour où il est né : « Pourquoi ne suis-je pas mort dans le ventre de ma mère ? Pourquoi n'ai-je pas expiré au sortir de ses entrailles ? Pourquoi ai-je trouvé des genoux pour me recevoir, et des mamelles pour m'allaiter ? Je serais couché maintenant, je serais tranquille, je dormirais, je reposerais » (Job 3.11-13). Jérémie a exprimé le même sentiment : « Maudit soit le jour où je suis né ! Que le jour où ma mère m'a enfanté ne soit pas béni ! Maudit soit l'homme qui porta cette nouvelle à mon père : Il t'est né un fils, et qui le combla de joie ! [...] Pourquoi suis-je sorti du sein maternel pour voir la souffrance et la douleur, et pour consumer mes jours dans la honte ? » (Jé 20.14,15,18.)

Lorsque la souffrance se prolonge, c'est alors que nous sombrons dans les profondeurs du désespoir. Le philosophe danois Søren Kierkegaard a fait remarquer un jour que l'un des pires états dans lequel un être humain peut se retrouver est celui de désirer mourir et d'en être empêché. J'ai moi-même rencontré des gens dans cette situation. Bon nombre de personnes âgées m'ont dit : « J'aimerais que le Seigneur vienne me chercher. Pourquoi me laisse-t-il encore ici ? »

MOURIR DANS LA DIGNITÉ

Le profond désir d'être soulagé de sa souffrance réside au cœur même de la question de l'euthanasie. Certains soutiennent que nous sommes plus humains envers les animaux qu'envers nos semblables. Nous tuons nos chevaux et nous faisons euthanasier nos chiens, mais nous prolongeons la vie humaine autant que possible.

Sur le plan historique, l'Église et le corps médical (tenu au serment d'Hippocrate) ont tous les deux respecté l'obligation de faire tout en leur pouvoir pour maintenir une personne en vie. Cependant, il est maintenant théoriquement possible, grâce aux techniques modernes, de garder des gens en vie même si on ne peut espérer qu'ils se rétablissent. Par conséquent, la technologie actuelle a intégré de graves dilemmes moraux à la question de la mort.

Il faut dire que Dieu ne nous permet pas de nous suicider. Dans son expression la plus pure, le suicide implique que l'on cède au désespoir. (Cela ne signifie pas pour autant que le suicide soit le péché impardonnable. Les gens dans toutes sortes d'états se suicident pour toutes sortes de raisons. Nous ignorons dans quel état d'esprit ils se trouvaient au moment de passer à l'acte. Nous laissons la question du sort des victimes du suicide à la miséricorde de Dieu.) Quelles que soient les complexités de la souffrance, nous savons ne pas avoir le suicide en option.

Dans le débat entourant l'euthanasie, on fait la distinction entre l'euthanasie *active* et l'euthanasie *passive*. Dans l'euthanasie active, on fait le nécessaire pour tuer une personne en souffrance. Cela inclut des procédures comme l'injection létale. Dans l'euthanasie passive, on cesse de maintenir les fonctions vitales au moyen de méthodes extraordinaires. L'euthanasie passive est parfois décrite comme le fait de « débrancher quelqu'un » ou de « permettre à la nature de suivre son cours ». Ici, la question de mourir dans la dignité devient primordiale.

On m'a demandé un jour de m'adresser à un auditoire de huit cents médecins sur la question de « débrancher quelqu'un ». Ces médecins étaient tout à fait conscients des problèmes qu'elle posait. Comment débrancher le patient ? Qui devrait le débrancher ? Quand devrait-on le faire ?

Si l'on considère les différents moyens par lesquels on peut maintenir une personne en vie artificiellement, il devient clair qu'il existe de nombreuses façons de la « débrancher ». On peut retirer ses intraveineuses, la laissant ainsi mourir de faim. On peut lui retirer son respirateur artificiel. On peut mettre fin à sa médication. Une fois ces étapes franchies,

la ligne entre les présumées euthanasies active et passive devient floue. De même, la différence entre les moyens *ordinaires* et *extraordinaires* de maintenir les fonctions vitales n'est pas toujours nette. Les moyens extraordinaires d'hier deviennent les moyens ordinaires d'aujourd'hui.

La question à savoir *qui* prendra la décision vient compliquer les choses. Le médecin ne souhaite pas jouer à Dieu. Il se peut que la culpabilité entourant cette décision accable la famille. Aucun pasteur ne se sent à la hauteur de cette tâche, et il est terrifiant de laisser aux juristes le soin d'en juger. Il reste que ce genre de décisions se prend chaque jour dans les hôpitaux du monde entier. Ne pas prendre de décision revient à en prendre une.

Je ne détiens pas toutes les réponses à ce dilemme, mais je suis certain de deux choses. D'abord, nous devons décider de ces questions à la lumière du principe fondamental du caractère sacré de la vie humaine. Nous devons faire tout ce que nous pouvons pour garder la personne en vie. Si nous nous trompons, il vaut mieux que ce soit à l'avantage de la vie plutôt que de la dévaloriser d'une manière ou d'une autre. Ensuite, cette décision doit impliquer au moins trois parties prenantes, peut-être même quatre : les médecins, la famille, le clergé et, si possible, le patient.

Cette question s'inscrit dans la détresse de la souffrance. Il faut éviter à tout prix de prendre ces décisions en désespoir de cause. Nous devons en tout temps garder à l'esprit l'objectif de la rédemption, sans quoi le désespoir engloutira l'espoir.

Comme je l'ai fait remarquer précédemment, le seul moyen d'échapper au désespoir consiste à mettre notre foi en Jésus-Christ pour le salut que Dieu procure. David a résumé la question ainsi : « Oh ! si je n'étais pas sûr de voir la bonté de l'Éternel sur la terre des vivants ! » (Ps 27.13.) Par ailleurs, l'apôtre Paul, dans la même épître dans laquelle il a dit : « Nous sommes [...] dans la détresse, mais non dans le désespoir », a aussi écrit :

Nous ne voulons pas, en effet, vous laisser ignorer, frères, au sujet de l'affliction qui nous est survenue en Asie, que nous avons été excessivement accablés, au-delà de nos forces, de telle sorte que nous désespérions même de conserver la vie. Et nous regardions comme certain notre arrêt

de mort, afin de ne pas placer notre confiance en nous-mêmes, mais de la placer en Dieu qui ressuscite les morts. C'est lui qui nous a délivrés et qui nous délivrera d'une telle mort, lui de qui nous espérons qu'il nous délivrera encore (2 Co 1.8-10).

Paul a sombré dans le désespoir, mais seulement jusqu'à un certain point. Ce désespoir n'était pas ultime. Il désespérait de sa vie terrestre. Il était certain de mourir. Paul n'a toutefois pas désespéré de se faire délivrer ultimement de la mort. Il connaissait la promesse divine de victoire sur cette dernière.

Chapitre 2

PARCOURIR LA *VIA DOLOROSA*

Il commença à éprouver de la tristesse et des angoisses.

Matthieu 26.37

Quand Jésus s'est mis à prier dans le jardin de Gethsémané, la tristesse et les angoisses ont envahi son esprit. Il agonisait. Sa douloureuse passion, qui constituait le point central de sa vocation divine, son appel, était presque à son apogée. Dieu n'a jamais appelé qui que ce soit à souffrir davantage que son Fils unique.

Notre Sauveur était un Homme de douleur. Il nous a précédés dans le territoire inconnu de l'affliction et de la mort. Il est allé là où personne n'est appelé à aller. Son Père lui a donné une coupe à boire qui ne touchera jamais nos lèvres. Dieu ne nous demandera pas de vivre quoi que ce soit de comparable aux angoisses que Christ a prises sur lui. Où que Dieu nous appelle à aller, quoi qu'il nous demande de supporter, nous serons encore très loin de vivre ce que Jésus a vécu.

Depuis le début de son ministère, Jésus était conscient de la mission qui lui incombait. Il se savait condamné à mort. Sa « maladie » était en phase terminale. Sur la croix, le Père lui a infligé non pas une, mais toutes les maladies en phase terminale. Bien entendu, cela ne veut pas dire que Jésus ait reçu un rapport de biopsie positif ni qu'un médecin

lui ait diagnostiqué une lèpre à un stade avancé. Il est allé à la mort sans présenter de symptômes d'une quelconque maladie connue. En réalité, la douleur cumulative de toutes les maladies lui a été infligée. Il a porté dans son corps les ravages de tous les maux, de toutes les maladies et de toutes les souffrances de l'humanité.

Jésus a souffert à ce point parce que le mal est omniprésent dans le monde. Dieu lui a fait subir toutes les conséquences de chaque péché de chacun de ses enfants. Il avait pour vocation de porter cet effroyable fardeau, et pour mission de porter l'entièreté de cette douleur et de cette maladie. Or, l'ampleur de cette horreur dépasse l'entendement. Jésus la comprenait toutefois parce qu'elle était sienne.

Il a supporté sa souffrance afin de racheter son peuple. Ceux qu'il a rachetés ne sont pas délivrés pour autant de toute souffrance et de tout malheur. En effet, comme nous le verrons, nous, son peuple, sommes appelés à avoir part à ses souffrances.

LE SCANDALE D'UN CHRIST SOUFFRANT

L'idée que le Fils de Dieu s'incarne et souffre était impensable pour bon nombre de ses contemporains. L'incarnation de Dieu constitue la nouvelle scandaleuse du Nouveau Testament. La Parole divine et éternelle s'est faite chair. Le corps de Jésus l'a ainsi rendu vulnérable à tous les tourments physiques.

L'idée que les Grecs se faisaient de Dieu était si spirituelle, si éthérée, que le concept de l'incarnation leur était inconcevable. Selon eux, il était impossible que Dieu souffre physiquement, pour la simple raison qu'il ne participait à aucune réalité physique.

Les Juifs pouvaient concevoir que Dieu apparaisse sous une forme humaine, mais pas que ce Dieu incarné puisse souffrir.

Après avoir fait sa plus grande confession à Césarée de Philippe, Pierre s'est attiré la réprimande la plus acerbe qu'il ait entendue de la bouche de Jésus. Tout a commencé quand il a répondu à la question de Jésus : « *[Qui]* dites-vous que je suis ? » (Mt 16.15), en déclarant : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » (16.16).

Et cette réponse lui a valu la bénédiction de Jésus: « Tu es heureux, Simon, fils de Jonas; car ce ne sont pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais c'est mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je te dis que tu es Pierre, et que sur ce roc je bâtirai mon Église, et que les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle » (16.17,18). Quel meilleur éloge un être humain pourrait-il recevoir que cette bénédiction de la part même de Christ ?

Quelques instants plus tard, cependant, Jésus a sévèrement repris ce même homme: « Arrière de moi, Satan! tu m'es en scandale; car tes pensées ne sont pas les pensées de Dieu, mais celles des hommes » (16.23).

Or, Jésus ne s'est pas adressé ainsi à Satan, mais à Pierre. Le dialogue est ici explosif. Un instant, Jésus bénit Pierre, et l'instant d'après, il l'appelle « Satan ». Comment expliquer pareil changement de ton et de propos ? Jésus n'avait pas pour habitude de traiter les gens avec une sévérité outrancière. Pas plus qu'il n'était hypocrite, bénissant et maudissant tout à la fois.

Nous nous devons de comprendre ce changement de discours à la lumière du temps qui s'est écoulé entre l'éloge et la réprimande. Durant cet intervalle, Pierre et Jésus se sont entretenus de la souffrance: « Dès lors Jésus commença à faire connaître à ses disciples qu'il fallait qu'il aille à Jérusalem, qu'il souffre beaucoup de la part des anciens, des principaux sacrificateurs et des scribes, qu'il soit mis à mort, et qu'il ressuscite le troisième jour » (16.21).

Nous remarquons ici que Jésus révèle qu'il doit souffrir et mourir. Il n'avait d'autre choix que de se rendre à Jérusalem. Il avait un destin à accomplir, un rendez-vous à Golgotha. Ce « devoir » s'inscrivait dans sa vocation. Il était appelé à réaliser une tâche. Il lui revenait de souffrir et de mourir.

C'est d'ailleurs précisément cet élément de son devoir que Pierre a mis en doute: « Pierre, l'ayant pris à part, se mit à le reprendre, et dit: À Dieu ne plaise, Seigneur! Cela ne t'arrivera pas » (16.22).

Au moins, Pierre a eu la grâce de réprimander son Seigneur en privé. Il n'a pas affiché son arrogance, même si le Saint-Esprit a documenté son audace innommable dans la Bible.

Pierre a exigé de Jésus qu'il se détache de la souffrance et de la mort. Il voulait un Sauveur que la souffrance ne souillerait pas. Il désirait que son règne vienne selon Satan, et non selon Dieu. Le mode divin était celui de la croix, la *Via Dolorosa*. Jésus a alors reconnu dans l'exigence de Pierre la même suggestion séductrice que Satan lui avait faite dans le désert.

Les théologiens se demandent quand Jésus a compris qu'il allait devoir souffrir et mourir, mais la Bible indique clairement que cette idée a été formulée bien longtemps avant Césarée de Philippe. Déjà dans Genèse 3.15, ce concept était annoncé: «Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité: celle-ci t'écrasera la tête, et tu lui blesseras le talon.» Il s'agit là du proto-évangile, à savoir le premier indice de l'Évangile à venir. Plus tard, on a considérablement étoffé cette idée dans la prophétie du Serviteur souffrant.

De plus, le vénérable Siméon a annoncé à Marie dans le Temple que Jésus allait souffrir: «Voici, cet enfant est destiné à mener la chute et le relèvement de beaucoup en Israël, et à devenir un signe qui provoquera la contradiction, et à toi-même une épée te transpercera l'âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient dévoilées» (Lu 2.34,35). Ce passage indique clairement que, dès les premières semaines de vie de Jésus, sa mère a su qu'une épée lui transpercerait le cœur.

À douze ans, Jésus a déclaré qu'il *devait* s'occuper des affaires de son Père (Lu 2.49). Il était déjà conscient alors du *devoir* qui lui incombait. À savoir s'il était pleinement conscient des conséquences de ce devoir à un si jeune âge relève de la conjecture. Une chose est certaine: à son arrivée au jardin de Gethsémané, il n'en doutait plus.

Il est entré dans le jardin avec le cœur lourd. Il a dit à ses disciples: «Mon âme est triste jusqu'à la mort; restez ici, et veillez avec moi» (Mt 26.38).

La Bible nous indique qu'après avoir prononcé ces paroles, Jésus a pénétré dans l'olivieraie et s'est jeté sur sa face en priant ainsi : « Mon Père, s'il est possible, que cette coupe s'éloigne de moi ! Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux » (Mt 26.39). Luc ajoute ceci aux faits historiques : « Étant en agonie, il priait plus instamment, et sa sueur devint comme des grumeaux de sang, qui tombaient à terre » (Lu 22.43).

QUAND DIEU DIT NON

Ce récit biblique est d'une telle limpidité que je m'étonne que l'on ose suggérer qu'il est répréhensible pour une personne affligée dans son corps ou son âme de formuler ses prières de délivrance en ces termes : « Si telle est ta volonté... » On nous dit que, lorsque l'affliction frappe, Dieu souhaite toujours notre guérison, qu'il n'a rien à voir avec la souffrance et que nous n'avons qu'à prononcer l'exaucement recherché par la foi. On nous exhorte à déclarer la réponse affirmative de Dieu avant qu'il la prononce.

Finissons-en avec de telles déformations de la foi biblique ! Elles sont le propre du Tentateur, qui cherche à nous convaincre de substituer la magie à la foi. Aucun verbiage pieux ne saurait transformer de telles faussetés en saine doctrine. Nous devons accepter le fait que Dieu nous dit parfois non. Il nous appelle certaines fois à souffrir et à mourir, même si nous voulons prétendre le contraire.

Personne n'a jamais prié avec autant de ferveur que Christ dans le jardin de Gethsémané. Or, qui pourrait accuser Jésus de ne pas avoir prié avec foi ? Il a soumis sa requête au Père en transpirant des grumeaux de sang : « Que cette coupe s'éloigne de moi. » Cette prière était simple et sans ambiguïté – Jésus suppliait son Père de le délivrer de la coupe horriblement amère qu'il devait boire. Tout son être de chair reculait devant elle. Il implorait ainsi le Père de le soustraire à son devoir.

Mais Dieu lui a dit non. La voie de la souffrance correspondait aux desseins du Père. Telle était sa volonté. L'idée de la croix ne venait pas de Satan. La passion de Christ ne relevait pas d'une prévoyance humaine. Elle ne tenait pas aux manigances de Caïphe, d'Hérode ou de Pilate. Le Tout-Puissant a lui-même préparé et versé cette coupe.

Jésus a amorcé sa prière comme ceci : « S'il est possible... » Il n'a pas réclamé la victoire avant de se l'approprier. Il connaissait son Père assez bien pour savoir qu'il n'était peut-être pas de sa volonté de le soustraire à cette coupe. L'histoire ne s'arrête donc pas sur ces paroles : « Et le Père s'est repenti du mal qu'il avait prévu, a soustrait Jésus à la coupe et lui a permis de vivre heureux jusqu'à la fin de ses jours. » De tels propos frisent le blasphème. L'Évangile n'est pas un conte de fées. Le Père n'allait pas faire de la coupe un sujet de négociation. Jésus était appelé à la boire jusqu'à la lie, ce qu'il a accepté de faire : « Toutefois, que ma volonté ne se fasse pas, mais la tienne » (Lu 22.42).

Ce « toutefois » constituait la prière de foi suprême. Celle-ci est tout le contraire d'une exigence que nous imposons à Dieu. Elle ne présume pas de l'exaucement d'une requête. La prière de foi sincère imite celle de Jésus. Elle s'exprime toujours dans un esprit de subordination. Chaque fois que nous prions, nous devons laisser Dieu être Dieu. Personne ne dit au Père quoi faire, pas même le Fils. Nos prières doivent toujours constituer des requêtes faites dans l'humilité et la soumission à la volonté du Père.

La prière de foi est empreinte de confiance, car celle-ci est l'essence même de la foi. Nous avons l'assurance que Dieu sait ce qu'il y a de mieux pour nous. La confiance nous porte à faire ce que le Père veut que nous fassions. Christ a incarné ce genre de confiance à Gethsémané.

Bien que le passage ne soit pas explicite, il est clair que Jésus a quitté le jardin en ayant reçu la réponse du Père à sa supplique. Il n'était ni contrarié ni amer. Sa nourriture était de faire la volonté du Père. Dès lors où le Père lui a dit non, la question était réglée. Jésus s'est préparé à la croix.

LA RÉDEMPTION PAR LA SOUFFRANCE

Dans la vie et la passion de Christ, nous voyons très clairement que Dieu a choisi la voie de la souffrance pour apporter la rédemption à un monde déchu. Jésus était connu pour être un homme de douleur et habitué à la souffrance (És 53.3). Par sa vie et son ministère, il a respecté dans les

moindres détails la mission du Serviteur souffrant de l'Éternel que le prophète Ésaïe a prédite.

Nous lisons une histoire fascinante dans le livre des Actes :

Un ange du Seigneur, s'adressant à Philippe, lui dit: Lève-toi, et va du côté du midi, sur le chemin qui descend de Jérusalem à Gaza, celui qui est désert. Il se leva, et partit. Et voici, un Éthiopien, un eunuque, ministre de Candace, reine d'Éthiopie, et surintendant de tous ses trésors, venu à Jérusalem pour adorer, s'en retournait, assis sur son char, et lisait le prophète Ésaïe. L'Esprit dit à Philippe: Avance, et approche-toi de ce char. Philippe accourut, et entendit l'Éthiopien qui lisait le prophète Ésaïe. Il lui dit: Comprends-tu ce que tu lis? Il répondit: Comment le pourrais-je, si quelqu'un ne me guide? Et il invita Philippe à monter et à s'asseoir avec lui. Le passage de l'Écriture qu'il lisait était celui-ci: Il a été mené comme une brebis à la boucherie; et, comme un agneau muet devant celui qui le tond, il n'a point ouvert la bouche. Dans son humiliation, son jugement a été levé. Et sa postérité, qui la dépeindra? Car sa vie a été retranchée de la terre. L'eunuque dit à Philippe: Je te prie, de qui le prophète parle-t-il ainsi? Est-ce de lui-même, ou de quelqu'un d'autre? Alors Philippe, ouvrant la bouche et commençant par ce passage, lui annonça la bonne nouvelle de Jésus (Ac 8.26-35).

L'eunuque éthiopien a posé à Philippe une question primordiale. Sa lecture d'Ésaïe 53 l'ayant laissé perplexe, il a demandé: « Je te prie, de qui le prophète parle-t-il ainsi? Est-ce de lui-même, ou de quelqu'un d'autre? » Il voulait savoir qui était ce Serviteur souffrant de l'Éternel.

Par sa réponse, Philippe est allé droit au but. Il a dit à l'Éthiopien qu'Ésaïe parlait de Jésus.

Le fait que le Nouveau Testament identifie Jésus au Serviteur souffrant d'Israël semble tellement évident que vous vous demandez peut-être pourquoi je prends la peine d'en approfondir le sujet. C'est qu'il est de la plus haute importance. Notre compréhension de Jésus est liée à cette question. Je ne crois pas exagérer en affirmant que le portrait de Jésus dressé dans le Nouveau Testament dépend de cette question. En outre, le sujet déchirant du sens de notre propre souffrance y est aussi lié.

De nos jours, certains érudits de la Bible considèrent toute association de Jésus aux prophéties d'Ésaïe concernant le Serviteur souffrant comme pure invention des auteurs néotestamentaires. En un mot, ces auteurs auraient falsifié l'histoire de Jésus. Selon cette théorie, après que Jésus a vécu la passion, les leaders de l'Église primitive auraient cru nécessaire de trouver une explication à toutes ses souffrances. Par conséquent, ils auraient imaginé ce rapport entre Jésus et le Serviteur souffrant dont parlait Ésaïe. Puis ils auraient fait dire à Jésus ce qu'il n'a jamais dit.

Ces critiques regimbent contre la perception biblique de Christ. Leurs prétentions sont d'un tel ridicule qu'elles se retournent contre eux. S'il y a une chose que nous savons au sujet du Jésus historique, c'est bien qu'il a souffert et est mort en tant que Serviteur de Dieu.

L'Évangile selon Luc rapporte ces paroles de Jésus : « Car, je vous le dis, il faut que cette parole qui est écrite s'accomplisse en moi : Il a été mis au nombre des malfaiteurs. Et ce qui me concerne est sur le point d'arriver » (Lu 22.37).

Ici, Jésus a cité directement Ésaïe 53. Il s'est identifié lui-même au Serviteur souffrant de Dieu. La nation d'Israël était appelée à être une servante souffrante. Et cette vocation s'est alors matérialisée en un seul homme, qui représentait Israël. La réponse de Philippe était claire : cet homme, c'était Jésus.

AVOIR PART À SA SOUFFRANCE

Jésus a souffert pour nous. Il reste que nous sommes appelés à avoir part à sa souffrance. Bien qu'il ait éminemment accompli la prophétie d'Ésaïe, il nous incombe encore de mettre cette vocation en pratique. Nous avons reçu de Dieu tant le devoir que le privilège de participer aux souffrances de Christ.

Dans les écrits de l'apôtre Paul se trouve d'ailleurs une mystérieuse référence à cette idée : « Je me réjouis maintenant dans mes souffrances pour vous ; et ce qui manque aux souffrances de Christ, je l'achève en ma chair, pour son corps, qui est l'Église » (Col 1.24). Paul déclare ici qu'il se réjouit dans ses souffrances. Il n'entend certainement pas par

là qu'il se plaît à souffrir. Il puise plutôt sa joie dans la signification même de sa souffrance. Il dit achever « ce qui manque aux souffrances de Christ ».

À première vue, l'explication de Paul a de quoi surprendre. Que pourrait-il bien manquer aux souffrances de Christ? Christ n'a-t-il donc accompli qu'à moitié son œuvre rédemptrice, laissant à Paul le soin de l'achever? Jésus a-t-il exagéré en déclarant sur la croix: « Tout est accompli »? Que manquait-il, au juste, aux souffrances de Christ?

En ce qui a trait à la *valeur* des souffrances de Jésus, il est blasphématoire de suggérer qu'il y manquait quoi que ce soit. Le mérite de son sacrifice expiatoire est infini. Il serait impossible d'ajouter quoi que ce soit à sa parfaite obéissance pour la rendre encore plus parfaite. Rien ne peut être plus parfait que la perfection. Ce qui est absolument parfait ne peut être amélioré.

Le mérite des souffrances de Jésus suffit à expier tous les péchés passés, présents et futurs. Comme sa mort expiatoire a été accomplie une fois pour toutes, elle n'a pas à être répétée (Hé 10.10). On réitérait les sacrifices dans l'Ancien Testament précisément parce qu'ils n'étaient que l'ombre imparfaite des biens à venir (Hé 10.1).

Ce n'est pas accidentel si l'Église catholique romaine évoque les paroles de Paul dans Colossiens 1.24 pour appuyer son concept des indulgences, par lesquelles les mérites des saints sont prétendument ajoutés au mérite de Christ afin de combler les manquements des pécheurs. Cette doctrine s'est trouvée dans l'œil de la tornade de la Réforme protestante. C'est cette éclipse de la suffisance et de la perfection des souffrances de Christ qui se trouvait au cœur de la protestation de Martin Luther.

Bien que nous rejetions catégoriquement l'interprétation que fait Rome de ce passage, une question subsiste. Si les souffrances de Paul n'ont ajouté aucune valeur à ce qui manquait à celles de Christ, qu'y ont-elles ajouté?

La réponse à cette question difficile réside dans les enseignements élargis du Nouveau Testament concernant l'appel du croyant à avoir part à l'humiliation de Christ. Notre baptême symbolise notre ensevelissement avec Christ. Paul a précisé à maintes reprises qu'à moins que nous soyons

disposés à participer à l'humiliation de Jésus, nous ne participerons pas à son exaltation (voir 2 Ti 2.11,12).

Paul s'est réjoui de souffrir au profit de l'Église. Cette dernière est appelée à imiter Christ, et donc à parcourir la *Via Dolorosa*. Paul aimait recourir au corps humain en guise de métaphore pour l'Église. On l'appelle d'ailleurs le corps de Christ. Dans un sens, il convient d'appeler l'Église « l'incarnation continue ». L'Église constitue véritablement le corps mystique de Christ sur la terre.

Christ s'est associé à son Église à tel point que, lorsqu'il a d'abord appelé Paul sur le chemin de Damas, il lui a dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » (Ac 9.4, italiques pour souligner.) Saul ne persécutait pas littéralement Jésus, puisque celui-ci était déjà monté au ciel et donc hors de portée de Saul et de son hostilité. C'est plutôt que Saul persécutait les chrétiens. Jésus vivait toutefois une telle solidarité avec son Église qu'il percevait toute attaque contre son corps, l'Église, comme une attaque contre lui personnellement.

L'Église n'est pas Christ. Christ est parfait, alors que l'Église est imparfaite. Christ est le Rédempteur, alors que l'Église est la compagnie des rachetés. L'Église appartient cependant à Christ. C'est lui qui l'a rachetée. L'Église est l'épouse de Christ. Il l'habite.

À la lumière de cette solidarité, l'Église prend part aux souffrances de Christ. Il reste que cette participation n'ajoute rien à la valeur de Christ. Il se peut que les souffrances des chrétiens profitent à d'autres, mais elles n'expient aucun péché. Je suis incapable d'expier les péchés d'autrui, pas même les miens. Mes souffrances peuvent néanmoins être très profitables aux autres. Elles peuvent également servir de témoignage de celui dont les souffrances *ont constitué* une expiation.

Le mot rendu par « témoin » dans le Nouveau Testament, *martus*, est à l'origine du mot français *martyre*. Ceux qui ont souffert et sont morts pour la cause de Christ ont été appelés des martyrs du fait que, par leurs souffrances, ils ont témoigné de Christ.

Ce qui manque aux afflictions de Jésus, c'est la souffrance continue que Dieu appelle son peuple à supporter. Dieu appelle les gens de toutes

les générations à souffrir. Rappelons-nous cependant que cette souffrance ne vise pas à combler ce qui manque à la valeur de Christ, mais à réaliser notre destinée en tant que témoins du parfait Serviteur souffrant de Dieu.

Que cela signifie-t-il concrètement ? Mon père a subi une série d'hémorragies cérébrales qui l'ont fait beaucoup souffrir et qui ont fini par lui coûter la vie. Je suis certain que, lorsqu'il souffrait, il a dû demander à Dieu : « Pourquoi ? » À première vue, ses souffrances semblaient vaines. On aurait dit qu'il ne souffrait pour aucune bonne raison.

Or, je dois me montrer ici très prudent. Je n'estime pas que mon père a souffert pour expier mes péchés d'une manière ou d'une autre. Pas plus que je ne crois pouvoir lire dans les pensées de Dieu pour y découvrir la raison ultime des souffrances de mon père. Je sais par contre que ses souffrances ont beaucoup influencé ma vie. C'est par la mort de mon père que je suis venu à Christ. Je ne dis pas qu'en définitive mon père a été appelé à souffrir et à mourir de sorte que je puisse devenir chrétien. J'ignore les desseins souverains de Dieu en la matière. Je sais cependant que Dieu *s'est servi* de ces souffrances à des fins rédemptrices pour moi. Elles m'ont conduit dans les bras du Sauveur souffrant.

Nous sommes les disciples de Christ. Nous le suivons dans le jardin de Gethsémané. Nous le suivons dans le prétoire. Nous le suivons dans la *Via Dolorosa*. Nous le suivons jusque dans la mort. L'Évangile déclare toutefois que nous le suivrons aussi en franchissant les portes du ciel. Comme nous souffrons avec lui, nous ressusciterons également avec lui. Si nous sommes humiliés avec lui, nous serons de même exaltés avec lui.

Grâce à Christ, nos souffrances ne sont pas vaines. Elles s'inscrivent dans le plan global de Dieu, qui a choisi de racheter le monde par la voie de la souffrance.